

Le monde des arts

Jean-Loup Bourget and Andrée Paradis

Volume 27, Number 108, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54402ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

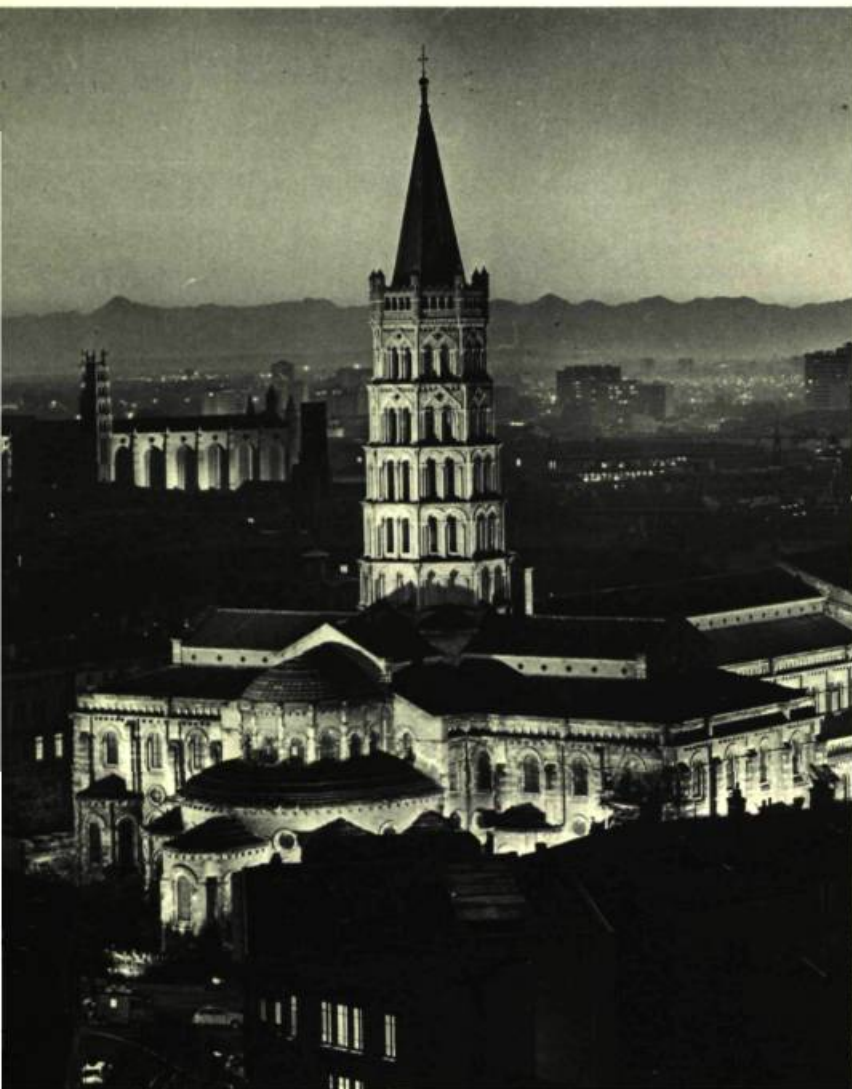
1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourget, J.-L. & Paradis, A. (1982). Le monde des arts. *Vie des arts*, 27(108), 11–13.

LE MONDE DES ARTS



1. Toulouse, porte des Pyrénées. Au premier plan, la basilique Saint-Sernin.
(Phot. Jean Dieuzaide)
2. Émile Zola entre ses deux enfants, Jacques et Denise, et Laure Rozerot.
3. Toulouse, v. 1830.
Gravure.
(Phot. Jean Dieuzaide)



LETTRE DE TOULOUSE La photographie au Château d'Eau

Toulouse, où se conjuguent le Sud (le Midi méditerranéen) et l'Ouest (l'Aquitaine atlantique): les églises de la région ont souvent pour façade un *clocher-mur* qui protège la toiture des pluies venues de l'Océan. Ses bâtiments de brique, ses toits de tuiles rondes pareilles à des écailles stylisées, font d'elle la «ville rose», mais d'un rose qui a la nuance du saumon fumé. On la dit, avec ses satellites Albi ou Montauban, «la plus italienne des villes de France»; mais elle est aussi la «porte des Pyrénées» et, par conséquent, de l'Espagne dont, à de multiples reprises, elle a accueilli les négociants, les artistes et les réfugiés politiques. Lieu de pèlerinage dès le haut Moyen âge, grâce à Saint-Sernin, la plus imposante des églises romanes depuis la destruction de Cluny, située sur la route de Compostelle; reconquise sur l'hérésie albigeoise et inventant alors un style gothique méridional cousin de celui de Catalogne, et à la saveur inimitable (le chef-d'œuvre en est l'ensemble des Jacobins); bénéficiant du commerce du pastel (colorant bleu) et participant avec enthousiasme à la Renaissance; foyer, aux 18^e et 19^e siècles, d'une école de peinture importante, aujourd'hui redécouverte et réhabilitée; témoignant encore de vitalité (notamment architecturale) dans la première partie du 19^e siècle, avant de subir une longue éclipse et de connaître depuis la Seconde Guerre mondiale un nouvel essor grâce à quelques industries qui restent fragiles, à l'afflux des rapatriés d'Afrique du Nord, à la fierté retrouvée d'être une capitale de la Terre occitane (même si, à la séculaire rivalité avec Bordeaux, s'ajoute la contestation par Montpellier du leadership occitan).

On sait qu'il n'est pas facile de faire coexister un patrimoine prestigieux et la création contemporaine. Que de *villes d'art* sont des villes-musées, mortes, déchues...Ce n'est pas le cas de Toulouse, irriguée par sa nom-

breuse population estudiantine. Et s'il est à Toulouse un lieu où s'harmonisent tradition et création, c'est assurément le Château d'Eau. Ce charmant édifice abrite en effet une galerie des plus remarquables, exclusivement consacrée à la photographie. Le Château d'Eau est situé en bordure de la Garonne, près du Pont-Neuf qui, comme celui de Paris, est le plus ancien de la ville. Dû à la philanthropie d'un capitou (magistrat municipal) du siècle dernier, il permit, jusqu'en 1870, l'alimentation de 90 fontaines publiques en eau filtrée du fleuve. Resté sans emploi pendant un siècle, il fut transformé, en 1974, en galerie municipale de photographie, la première du genre en France. En dehors de son site, qui en fait un point de repère, la beauté et l'originalité du Château d'Eau tiennent aussi à son matériau et à sa forme. Sur la brique nue des cimaises, le noir et blanc de la photographie ressort de manière saisissante. Le château est une tour ronde: aussi, la galerie d'exposition occupe-t-elle l'espace compris entre le mur extérieur (circulaire) et un mur intérieur, lui aussi circulaire mais, bien sûr, convexe. Les présentations y sont donc des parcours soigneusement orientés: on suit la *cimaise grand périmètre* dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, et, revenu à son point de départ, on suit, dans le même sens, la *cimaise petit périmètre*.

L'utilisation de l'espace, l'attention accordée à de tels détails, nous renseigne déjà sur la personnalité de Jean Dieuzaide, qui est le directeur artistique du Château d'Eau depuis sa création, mais surtout l'homme grâce à qui la photographie occupe à Toulouse, de longue date, une place éminente. L'œuvre de Jean Dieuzaide est à la fois une défense et illustration de Toulouse par la photographie, et de la photographie par Toulouse. Cette œuvre, c'est d'abord une quantité d'images très diverses certes, mais qui s'organisent autour de quelques constantes, en particulier l'art roman. C'est ainsi que Jean Dieuzaide a signé de très nombreuses photographies pour l'admirable série de livres consacrés à l'art roman par Zodiaque; parmi ces images figurent évidemment Toulouse et Saint-Sernin, et bien d'autres monuments de cette riche région du Sud-Ouest, ainsi que des régions espagnoles voisines, notamment la Catalogne. Une autre constante, chez Dieuzaide, est d'ailleurs l'intérêt porté à la Péninsule ibérique, à ses paysages et à ses habitants, à ses rites taumachiques naguère encore pratiqués à Toulouse même, aux arènes du Soleil d'Or.

Mais l'œuvre de Dieuzaide, c'est aussi la cohérence et la rigueur d'une politique menée grâce à l'instrument du Château d'Eau: 80 expositions, au rythme d'une par mois, depuis l'ouverture en 1974; des choix exigeants mais sans exclusive, puisque se succèdent photographes français et étrangers, pionniers et contemporains, célèbres et débutants, le critère d'excellence présidant seul à leur sélection. On observe en outre une volonté affirmée de didactisme, le souci de former un public, qui a largement porté ses fruits puisqu'on compte 5000 à 8000 visiteurs par exposition (et bien davantage récemment pour Émile Zola). Donnons quelques exemples pris dans la saison 1981-1982: celle-ci commence en force avec les rétrospectives successives de deux maîtres incontestés, tous deux disparus en 1976. Le Pragoïse Josef Sudek est l'auteur de vues magiques de sous-bois où le soleil joue dans la brume, de vitres embuées, de bureaux mystérieusement encombrés qui annoncent les décors de *Stalker* (film de Tarkovski); l'Américain Paul Strand a le goût de violents contrastes de forme et de lumière, qui doivent à Taos, au sud-ouest des États-Unis, à son air sec et à son architecture de terre crue, et qui participent de la même esthétique que les peintures de Georgia O'Keeffe. Autre temps fort, mais témoignant d'un stade antérieur de la photographie, où celle-ci se voulait avant tout memento, souvenir personnel et sentimental, ou encore document, et où sa valeur esthétique pourtant indéniable lui était comme conférée de surcroît: Émile Zola, photographe passionné, n'impressionnant (pendant les sept dernières années de sa vie) pas moins de 7000 plaques, procédant lui-même à leur tirage en ses laboratoires, immobilisant l'instant fugitif du bonheur familial ou se faisant le documentariste scrupuleux de Londres ou de Paris, et se montrant, ici et là, moins *naturaliste* que proche parent de certains peintres impressionnistes.

Retour en fin de saison aux courants les plus contemporains avec La jeune photographie toulousaine ou encore avec les Traits de vie-traits d'absence de Michel Dieuzaide, qui, attentif à la *voix des choses*, à la matière des murs et des chaumes, à la callosité des mains, poussant l'exploration jusqu'à l'Inde ou l'Amérique mais privilégiant l'Espagne encore, nous prouve que bon sang ne saurait mentir: il s'agit en effet du fils de Jean Dieuzaide.

L'éveil du public est favorisé par l'édition, pour accompagner chaque exposition, d'une affichette et d'un catalogue, celui-ci soigneusement mis en page, abondamment illustré, vendu à un prix très modique. L'ensemble de ces catalogues, à tirage limité, se lit comme un véritable *Who's Who* de la photographie et de son histoire, de Laughlin, Kertész et Izis à Boubat, Delaborde et Doisneau. Le Château d'Eau abrite aussi un centre de documentation, ouvert aux chercheurs; une collection permanente est peu à peu constituée. Grâce à l'action exemplaire de Jean Dieuzaide, Toulouse a joué et continue à jouer un rôle pilote dans la curiosité tardive mais aujourd'hui très vive que la France voue à la photographie.

Jean-Loup BOURGET

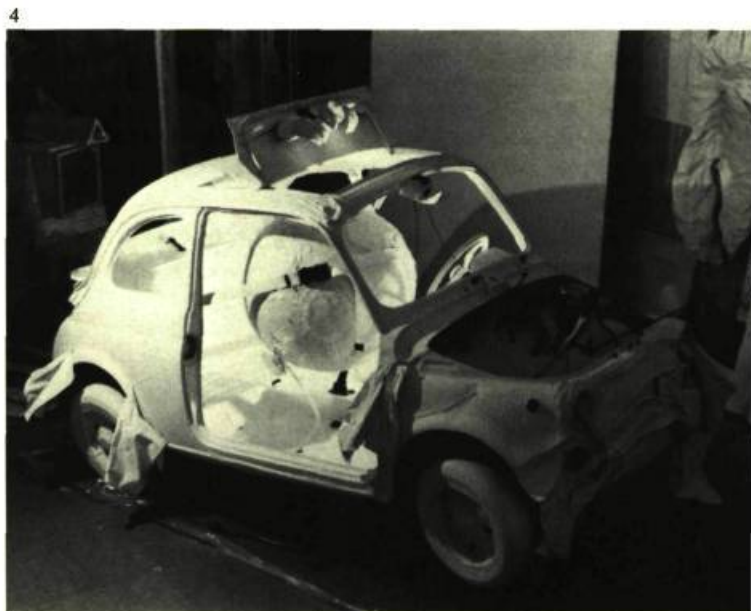
BÂLE - Art 82

Qu'une petite Volkswagen trouve des titres de gloire ailleurs qu'au cinéma, il ne faut pas trop s'en étonner. Entre les mains de l'artiste zurichoise Théa Weltner, Coccinelle Bâle 82 peut subir d'étonnantes transformations, tout en philosophant sur l'avenir du monde. Au centre du troisième étage des halles d'exposition, tout de blanc vêtue, elle accueillait les visiteurs de l'Exposition Perspective 82, une présentation spéciale de la Foire, qui groupait dix-huit jeunes artistes, dont la plupart sont encore peu connus et qui furent choisis par des galeries progressistes qui exposent à la Foire. De plus, ces jeunes artistes figurent au catalogue *Perspective 82* établi pour l'occasion. Donc, à deux pas de l'Espagnol Zusch et à quelques autres du Français Combas, la Volkswagen - portes, capot et partie du toit supprimés - enceinte, en quelque sorte, d'une grosse boule terrestre, est apparemment malade puisqu'elle se trouve branchée, à l'aide de fils, à un appareil de diagnostic et qu'elle reçoit en même temps une transfusion de sang, seule note de couleur dans tout ce blanc de laboratoire obtenu par la couverture complète de la carrosserie par un tissu blanc savamment drapé, impeccablement ajusté et recouvert d'une couche de peinture blanche. Coccinelle Bâle 82 traîne aussi le poids de ce qui rend la terre si malade: deux longues bandes blanches à l'arrière, où toutes les conquêtes de l'histoire et de la science sont inscrites. Théa Weltner, née en Tchécoslovaquie, a vécu en Australie avant de s'établir, en 1966, à Zurich où elle s'est fait connaître par ses installations. Depuis, elle utilise un même principe et couvre intégralement de tissu tout ce qu'elle utilise: supports architecturaux, meubles, vaisselle, mannequins, etc., qui deviennent des constats de la difficulté de vivre et des nombreux facteurs de désunion qui existent. L'œuvre demeure quand même optimiste grâce à sa pointe d'humour.

La Foire consacre, chaque année, une exposition spéciale à un pays. Cette année, ce fut le tour de la Hollande. Les pays sont chargés de la responsabilité de leur présentation. Cette responsabilité fut confiée à Gijs van Tuyl, directeur du Bureau hollandais des arts plastiques, de Peter Struycken, artiste, et de Paul Hefting, spécialiste d'histoire de l'art, qui choisirent de montrer, non pas des talents connus, mais «des talents jeunes et purs». Cinq à six travaux par artiste permettaient d'avoir un aperçu de la diversité et de la vivacité de l'activité artistique aux Pays-Bas. La clé de l'exposition, selon les organisateurs, c'est «que les formes sont les piliers des valeurs et que, d'autre part, les valeurs ont pris forme». Ce retour aux valeurs est capital, à l'heure actuelle. En tout cas, la poésie des sculptures d'Henck Visch plaide dans cette direction, de même que les toiles-élégies de Marlène Dumas et les œuvres de John van't Slot, nouvelle histoire d'amour avec l'acte de peindre. En réaction contre l'art théorique ambitieux des années 70. Redécouvrir la joie de savoir utiliser les matériaux, d'appliquer les couleurs, de travailler la composition, de mettre de l'ordre dans la toile, l'exposition des Pays-Bas laisse comprendre que cette approche de l'œuvre est repartie en flèche.

Enfin, Bâle - Art 82, c'est aussi une foire importante qui stimule le marché de l'art. On y parle moins de récession qu'en Amérique. L'habitude de collectionner y est mieux enracinée et plus généralisée. C'est ainsi que trois cents propriétaires des meilleures galeries sélectionnées s'y sont donné rendez-vous cette année et ont profité de l'occasion pour offrir avec tant d'autres œuvres celles des artistes qui se sont présentés sous d'autres auspices à Venise et à Cassel.

Andrée PARADIS





5



7

8



6



4. Théa WELTNER.

5. Henk VISCH
Deux cerfs, 1982.
Bois; 160 cm x 70.
(Phot. Jean-Marc Wipf, Bâle)

6. ZUSH
Père et mère du monde «Sekunde», 1982.
Technique mixte sur papier; 177 cm x 142.
(Phot. J. Pingarron, Galerie Fernando Vijande).

7. John van't SLOT
Sans titre, 1981.
Acrylique, coton; 200 cm x 170.
(Phot. Marco de Nood, Dordrecht)

8. ARMAN
Baracudas, 1981.
Relief d'outils soudés; 218 cm x 157.
(Phot. Jean-Marc Wipf, Bâle)